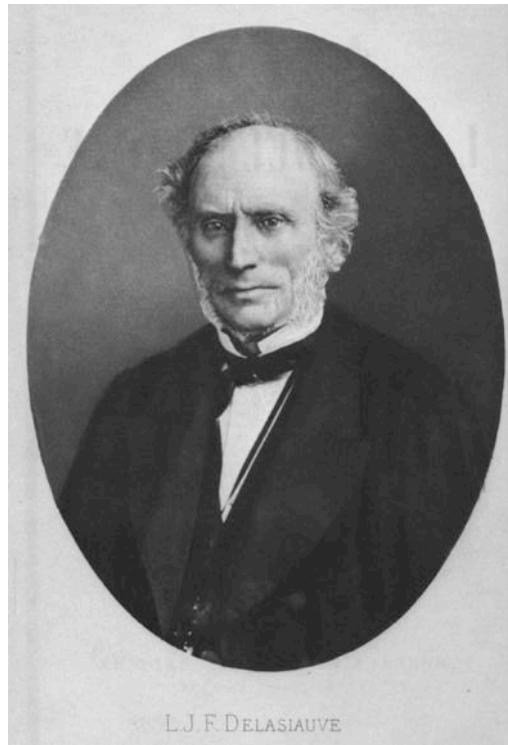


## Louis Delasiauve (1804-1893) Un aliéniste à l'aube de l'épileptologie et de la pédo-psychiatrie

Olivier Walusinski  
28160 Brou

### Résumé

Cet article souhaite raviver le souvenir de l'aliéniste Louis Delasiauve (1804-1893). Sa classification des différents types d'épilepsies d'après leurs symptômes cliniques, encore valable, en fait un précurseur de l'épileptologie contemporaine. Delasiauve individualise en 1851, cliniquement et étiologiquement, la confusion mentale aiguë parmi toutes les démences. Fidèle, sans jamais déroger, à ses idéaux républicains et progressistes, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, il s'implique totalement dans la prise en charge des plus déshérités au sein des hospices d'aliénés, les épileptiques et les enfants arriérés mentaux. Perfectionnant la réflexion sur le handicap mental malformatif ou fonctionnel, Delasiauve élabore une pédagogie novatrice, spécifiquement dédiée aux retards de développement cognitifs, devenant un des initiateurs de la pédopsychiatrie institutionnelle dont son élève de prédilection, Désiré-Magloire Bourneville (1840-1909), reprendra le flambeau à sa suite. Fortement impliqué dans la vie sociale, Delasiauve n'a de cesse d'améliorer l'accès aux soins des plus pauvres, partout en France. Ardent partisan de l'éducation pour tous, gratuite et laïque, il participe au grand mouvement d'émancipation par une école publique présente dans chaque canton de France.



Louis Jean-François Delasiauve (1804-1893), qu'il écrivait lui-même, dans ses premières publications, « *de Lasiauve* », est à la fois un neurologue et un aliéniste qui, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, sert de trait d'union, aux côtés de Jules Baillarger (1809-1890), Louis-Florentin Calmeil (1798-1895), Francisque Lélut (1804-1877), Jacques Moreau de Tours (1804-1884) et d'autres, entre l'ère des initiateurs, Philippe Pinel (1745-1826) et Jean-Etienne Esquirol (1772-1840) et celle, par exemple, de ses élèves Désiré-Magloire Bourneville (1840-1909) et Jules Christian (1840-1907).

En se présentant à la députation en 1848, comme « *candidat médical, radical et organisateur* » dans le département de l'Eure, Delasiauve propose aux

électeurs une profession de foi illustrant ses origines et sa personnalité : « *sorti du peuple, élevé dans ses rangs, initié à ses besoins, à ses efforts, à ses douleurs, j'ai demandé pour lui, à l'heure où se taisaient tant de voix puissantes, la justice, la lumière, la réhabilitation, l'intelligence ; par des études sévères, je me suis mis en état de défendre ses droits et ses intérêts, j'ai voulu m'élever à la hauteur de ce glorieux apostolat...* » [1]. Après sa naissance, le 14 octobre 1804 à Garennes dans l'Eure, ses parents, modestes commerçants, s'établissent dans le bourg voisin d'Ivry-la-Bataille où il grandit, avant de partir à Évreux suivre ses études secondaires. A l'issue, il part étudier la médecine à Paris appréciant particulièrement l'enseignement de pathologie générale de Jean-Bruno Cayol (1788-1856) et l'initiation aux maladies mentales délivrée par Guillaume Ferrus (1784-1861) à l'hospice de Bicêtre. La soutenance de sa thèse [2], prévue le 28 juillet 1830, ne peut avoir lieu en ces jours de révolution, « *les trois glorieuses* ». Dès qu'un Roi des Français remplace un Roi de France, il la soutient le 9 août 1830, sous la présidence de Cayol. Il y philosophe sur « *la force vitale* », « *l'état de santé* » et « *la nature des maladies* ». Il prône la nécessité de privilégier la clinique « *l'art médical sera parvenu à un point très élevé, quand on saura bien apprécier la valeur de chacun des éléments de diagnostic, quand on pourra suivre la transition des causes aux effets pour sonder la nature intime des maladies* ». Diplôme acquis, il retourne aussitôt à Ivry-la-Bataille pour exercer comme médecin de campagne. « *Son dévouement, sa bonhomie lui valurent rapidement une clientèle étendue, et firent connaître son nom dans toute la contrée* » [3]. En 1833, le préfet de l'Eure Antoine Passy (1792-1873) nomme Delasiauve membre de la délégation cantonale pour les questions d'instruction, en application de la loi du 28 juin 1833, dite loi Guizot. René Sémelaigne (1855-1934) rapporte « *il prit sa mission au sérieux, et s'éprit d'une véritable passion qui ne le quitta plus pour les questions d'instruction et de pédagogie* » [4] et cela aura un rôle déterminant dans son activité future. Dès 1832, il est membre de la Société Libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure dans le bulletin de laquelle paraissent ses premiers écrits 'Considérations théoriques sur l'aliénation mentale', présentés aux débats en 1841 [5], 'Considérations sur l'extase' en 1842 [6], 'Essai de classification des maladies mentales' en 1843 [7]. Son maître Cayol le sollicite pour participer à la rédaction de La Revue Médicale Française et Étrangère [8]. A la suite, il collabore également au journal L'Expérience, Journal de médecine et de chirurgie [9], dirigé par Jean-Eugène Dezeimeris (1799-1851) et Émile Littré (1801-1881). Cette activité éditoriale l'amène à quitter la Normandie pour s'établir définitivement à Paris en mai 1839, et à s'y lier d'amitiés avec Laurent Jossé Bayle (1799-1858) et Claude-Etienne Bourdin (1815-1886).

Après que le premier concours en vue de la nomination d'aliénistes des hospices de la Seine ait eu lieu en 1840, voyant Baillarger, Moreau de Tours, Ulysse Trélat (1795-1879) et Théophile Archambault (1806-1863) être nommés, Delasiauve est reçu au concours suivant en 1843. D'abord assistant de François Leuret (1797-1851) à Bicêtre, l'administration lui attribue la moitié de son service au décès de celui-ci, affectée aux épileptiques et « *aux enfants arriérés* ». Bourneville témoigne : « *il en fut heureux, lui, qui de longue date portait un si vif intérêt aux questions d'enseignement. De là est sorti son beau Traité de l'épilepsie (1854) et son remarquable mémoire : Des principes qui doivent présider à l'éducation des idiots* ». En octobre 1862, Georges Clémenceau (1841-1929) est son interne provisoire qui plus tard se souvient : « *j'ai vécu pendant toute une année au milieu des petits épileptiques de Bicêtre. Je les ai vus arriver gais, intelligents, avides de plaisir et de joie, et puis s'obscurcir, s'abêtir, tomber dans l'idiotie où surnage juste assez de vie matérielle pour que le créateur puisse se repaître à son aise de la souffrance de sa créature* » [10].

Delasiauve quitte Bicêtre en 1864 pour rejoindre, à La Salpêtrière, la quatrième section consacrée « *aux épileptiques et aux idiots adultes* ». Au printemps 1870, trois mois avant le début de la guerre franco-prussienne, l'administration ferme cette salle Sainte-Laure afin de démolir le bâtiment vétuste menaçant de s'écrouler. Charcot va prendre en charge ces patientes que Bourneville, son interne en 1868, a connues pendant son internat auprès de

Delasiauve en 1866. Cette mesure administrative, non réclamée, va être à l'origine de tous les travaux de l'École de La Salpêtrière consacrés à l'épilepsie et à l'hystérie. Du fait de la guerre, Delasiauve reste, à son grand regret, deux ans sans service attitré. Baillarger s'étant retiré, il lui revient de prendre sa suite retrouvant là « *le service des petites filles idiotes, c'est à dire un service tout à fait semblable à celui qu'il avait eu à Bicêtre* » [1]. Il se retire définitivement le 31 décembre 1878, et remet ce service de La Salpêtrière à Henri Legrand du Saulle (1830-1886).

En 1861, Delasiauve fonde Le Journal de Médecine Mentale [11], l'un des premiers journaux à ne publier que des travaux d'aliénistes. Antoine Ritti (1844-1920) en vante les mérites : « *On y trouve de lui une longue série d'articles constituant un traité complet de pathologie mentale, avec comme fondement, des éléments de psychologie normale. Qu'on relise avec soin et impartialité cette œuvre magistrale, on sera surpris de l'énorme quantité d'idées, dont quelques unes très originales, que M. Delasiauve a semées dans ces articles écrits en quelque sorte au jour le jour* » [12]. La guerre interrompt définitivement cette publication et il confie, à la suite, ses travaux personnels au Progrès Médical dirigé par son élève de prédilection, Bourneville, et aux Archives de Neurologie de son ami Charcot. Delasiauve est un des membres fondateurs de la Société Médico-Psychologique en 1853, prenant une part active à ses travaux publiés dans Les Annales médico-psychologiques [13]. Il s'y exprime « *avec cette exubérance de parole, cet amour de la discussion et cette vigueur pour la défense de ses idées, qui le caractérisaient au plus haut degré* » [14]. En 1831, tout jeune diplômé, il est un des membres fondateurs de la Société phrénologique de Paris, et, en 1859, Delasiauve est aussi l'un des dix-neuf membres fondateurs de la Société d'Anthropologie.

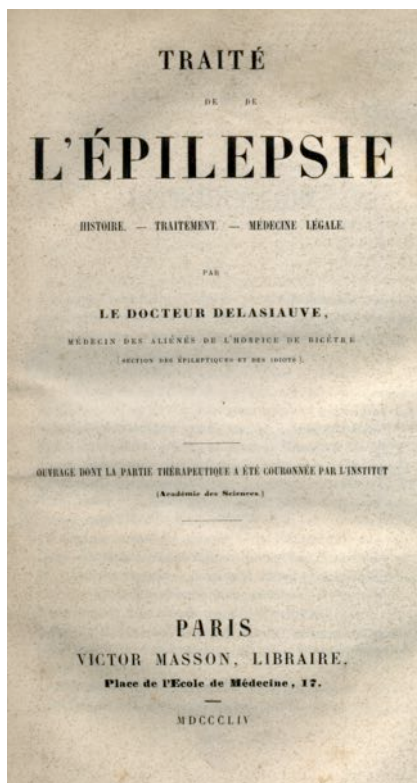
Bourneville, qu'il a tant inspiré, ne manque pas de souligner que « *M. Delasiauve s'est sans cesse préoccupé des questions politiques et sociales ; qu'il joua un rôle actif dans les élections législatives (1848-1889) et municipales (1871-1890) ; qu'il dut à sa situation scientifique et à ses relations d'échapper à la proscription de l'Empire, dont il fut un des adversaires irréconciliables et dont, plus tard, il sut refuser dignement les faveurs [...]. On peut le considérer à juste titre comme l'un des écrivains qui ont le mieux mis en relief l'importance, au point de vue social, de la médecine et du médecin* » [1]. Et, par exemple, Bourneville rappelle, en 1893, que « *dès 1843, dans son beau livre sur l'Organisation médicale en France, il réclamait en termes éloquentes la création d'hôpitaux dans les petites villes et dans les campagnes : 'les établissements dont nous souhaitons qu'on dotât les campagnes, devraient réunir le triple caractère d'hôpitaux, d'hospices et de dispensaires'. Il y a de cela bientôt un demi-siècle et cette organisation, qu'il précise si nettement, n'est pas commencée* » [1]. Le 17 août 1872, il prend la parole lors de la distribution des prix de l'École de La Salpêtrière et affiche clairement ses idées « *On parle 'Revanche'. Moi aussi, j'ai rêvé batailles ; mais sur un autre terrain que celui d'une immolation fratricide et impie : sur le terrain de la science, de l'industrie, du progrès moral, des bienfaisantes institutions... c'est là que j'ambitionnerais de triompher. Ce genre de conquête ne coûte ni sang, ni larmes. Le vaincu peut, sans scrupule, serrer la main du vainqueur* » [15].

Resté fidèle toute sa vie à sa maxime, « *l'art médical est une science toute d'observation et d'expérience* », il s'éteint, à 89 ans, le 5 juin 1893 après une brève infection respiratoire.

### **Le Traité de l'épilepsie**

« *Dirigé par Pinel, le service médical des aliénés reçoit une organisation plus humaine et plus régulière : une place y est réservée aux malheureux épileptiques qui, auparavant, n'étaient qu'accidentellement admis. Est-il besoin d'indiquer ce que la réunion de ces infortunés, isolément soignés jusqu'alors, devrait apporter de facilités et d'avantages à l'étude de leur maladie ? Désormais, on allait pouvoir non-seulement suivre toutes les phases des accès, en constater les caractères, la marche, la diversité, mais encore observer les différentes modifications produites par les médications, et arriver, peut-être un*

jour, à une division catégorique, servant de base à des indications certaines » [16]. Ainsi s'exprime Delasiauve en 1851. Ce constat et ce projet d'étude font de ce normand un des pères de l'épileptologie.



Delasiauve débute ainsi son Traité de l'épilepsie : « *l'espèce humaine ne connaît pas d'infirmité plus repoussante, plus mystérieuse dans ses origines, plus fantasque dans sa marche que la cruelle maladie désignée sous le nom d'épilepsie* » [17]. Après avoir brossé les superstitions qui s'y attachent depuis l'Antiquité, il date les débuts des réelles connaissances médicales de la parution du premier livre portant le même titre que le sien, œuvre de Samuel Tissot (1728-1797) [18] en 1770 et s'attache à placer, en exergue, l'ouvrage peu connu de Jacques-Louis Doussin-Dubreuil (1762-1831), en qui il voit le premier auteur à avoir réellement chercher les étiologies possibles dès 1796 [19]. En effet, là comme pour les maladies mentales, Delasiauve souhaite arriver à classer les symptômes et les différents types d'épilepsies « *nous avons non seulement établi les symptômes délimitatifs du mal caduc et des autres formes nerveuses, mais encore les caractères qui séparent entre elles les différentes épilepsies* ». A cette fin, il s'inspire nettement « *d'une thèse à la fois volumineuse et savante d'un médecin trop tôt ravi à la science, Maisonneuve, soutenue en 1803, [qui] fut un pas fait vers cet immense résultat* ». Il reprend en effet à Gilles-François Maisonneuve (1776-1853), un élève de Pinel, la distinction entre « *l'épilepsie idiopathique dans laquelle le cerveau paroît être affecté primitivement et l'épilepsie sympathique dans laquelle le cerveau paroît n'être affecté que consécutivement* » [20].

Delasiauve critique le prix Esquirol décerné, en 1825, à Camille Bouchet (1801-1854) et Jean-Baptiste Cazauvieilh (1802-1849) pour leur examen, en parallèle, de l'aliénation mentale et l'épilepsie « *l'importance exceptionnelle qu'ils accordent à l'anatomie pathologique, et l'espoir qu'ils expriment de trouver dans la différence des lésions l'explication de l'une et de l'autre de ces névroses, montrent l'étroit horizon qu'ils ont embrassé et l'écueil contre lequel allaient échouer leurs observations* » [21]. L'ouvrage de compilation publié en 1827 par Antoine Portal (1742-1832) n'a, d'après lui, aucun intérêt [22] à l'inverse des thèses de Louis-Florentin Calmeil en 1824 [23], de Pageaut en 1825 [24], de Louis-François Bravais (1801-1843) en 1827 [25]. Il loue la

clairvoyance de Ferdinand Bernard de Montessus de Ballore (1817-1899) qui donne, en premier, « *l'histoire détaillée de cette variété épileptique qui doit être considérée plus comme un symptôme de l'intoxication saturnine que comme une maladie spéciale* » [26].

L'Académie des Sciences honore Delasiauve, en 1850, pour un mémoire consacré à l'épilepsie, préfiguration de son *Traité* de 1854. Il partage ce prix avec Théodore Herpin (1799-1865) mais il ne voit dans le livre de celui-ci, publié deux ans avant le sien, en 1852, qu'une mise en relief « *d'une médication propre à l'auteur, et dont l'oxyde de zinc et le sulfate de cuivre, à doses élevées, forment les principales bases* » [27]. La description « *des accès incomplets ou accès de petit mal* » par Herpin ne paraîtra que plus tard, dans un ouvrage posthume, mis en forme par Auguste Voisin (1794-1872) en 1867 [28].

Après avoir démontré l'inanité des dizaines d'explications possibles de l'épilepsie qu'il passe en revue, Delasiauve se veut modeste « *rien n'eût été plus honorable que de reconnaître simplement notre ignorance, en ce qui touche la cause prochaine. Beaucoup d'auteurs, loin de tomber dans l'exagération anatomique, au surplus, du secret presque impénétrable dont s'accompagne l'épilepsie, s'en référant prudemment, dans les cas même où l'influence d'une lésion semble notoire, à la nécessité d'une diathèse nerveuse sui generis* ». On peut apprécier comme la contribution décisive de Delasiauve, l'établissement d'une classification rationnelle des différentes épilepsies préparant les fondements de l'épileptologie contemporaine par Hughlings Jackson (1835-1911) à partir de 1870 [29]. Cette classification comporte trois classes : « *1°) une épilepsie essentielle ou idiopathique, se manifestant seulement par des déviations fonctionnelles sans lésion, répondant à de simples souffrances nerveuses, constituant en un mot, une véritable névrose ; 2°) une épilepsie symptomatique, appartenant à une lésion cérébrale plus ou moins appréciable, le spasme convulsif étant ici le symptôme et non le mal ; 3°) une troisième enfin, dite sympathique, produite par l'irradiation d'impressions anormales pouvant avoir leur siège dans toutes les parties du corps, autres que l'encéphale ou ses dépendances* ». La formulation contemporaine pourrait être l'épilepsie sans lésions démontrables, l'épilepsie due à des lésions cérébrales et enfin les convulsions dues à des causes extra-cérébrales comme la fièvre, l'hypoxie, l'hypoglycémie ou d'autres troubles métaboliques. Sa proposition, comme il l'indique lui-même, l'exonère, au moins initialement, « *de discuter des causes et du diagnostic différentiel* ».

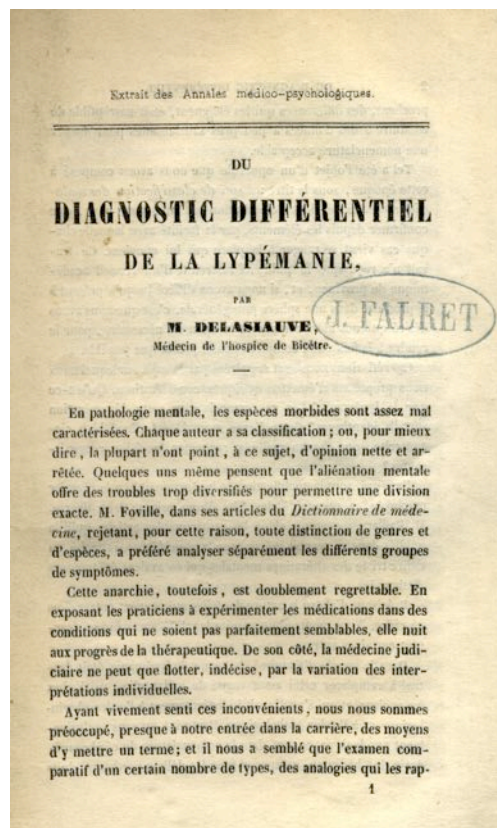
Son chapitre décrivant les symptômes est basé sur 519 observations qu'il a lui-même recueillies, et apparaît sans originalité. Il s'intéresse longuement aux signes précurseurs, prédictifs de la crise à venir. Il distingue 'les absences' (ou petit mal) « *parfaitement décrites par M. Calmeil* », les convulsions tonico-cloniques (ou grand mal, ou mal caduc), 'les vertiges' englobant la perte de « *la lucidité* », la chute et l'amnésie, les formes complètes ou « *les accès intermédiaires* », « *la sterteur* » (orthographe respectée). Le cri initial et « *l'écume sanguinolente* » lui semblent de peu d'intérêt au contraire de la durée de la crise et « *du sommeil soporeux* » qui la suit. Il confie « *l'œil et l'esprit peuvent suivre sans dégoût les accès intermédiaires ; mais le cœur se serre et l'imagination s'épouvante, dans la forme convulsive de ce dernier état, soit des contractions avec roideur tétanique, soit des secousses avec agitation considérable* ».

Delasiauve, comme ses contemporains, étudie avec soin la périodicité des crises, leur fréquence, et de multiples facteurs comme le sexe, l'âge, l'effet de la menstruation, de la profession, les régimes et les habitudes de vie, en accordant un rôle important aux saisons et aux climats mais sans jamais évoquer l'effet du sommeil. « *On conçoit aisément qu'à force de se répéter, les commotions du cerveau doivent, à la longue, apporter de graves troubles dans les fonctions de cet organe* ». Le pronostic est grevé du risque 'd'apoplexie, de manie, de stupidité, de démence paralytique'. Entre les évolutions mortelles ou, à l'opposé, les guérisons ou les améliorations, le mystère le plus complet persiste aux yeux de Delasiauve et « *échappent nécessairement à tous les efforts de l'art* ». « *L'histoire de l'épilepsie n'a été que faiblement éclairée par les investigations*

*cadavériques* » constate-t-il amèrement ; en effet « *dans la forme idiopathique, le cerveau conserve son intégrité apparente* ». Son vaste catalogue des causes n'apporte aucune originalité par rapport à ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains. N'usant d'aucune réelle démonstration d'imputabilité, il reflète l'ignorance des causes du mal. Les bains demeurent une thérapeutique bien douce pour les malades qui doivent souvent subir saignées, vomitifs, purgatifs, vésicatoires etc. « *Presque toujours, le mal caduc résiste aux efforts de la nature et de l'art ; et, quand il s'améliore ou guérit, souvent il est difficile d'assigner à ces heureux changements leur véritable cause* ». La liste des remèdes est longue « *plût à Dieu qu'elle ne fût pas, comme il arrive trop fréquemment en médecine, un signe d'indigence plutôt qu'un témoignage de richesse* » ; seule la valériane trouve grâce aux yeux très critiques de Delasiauve vis à vis de tous les autres remèdes proposés.

### La confusion mentale aiguë

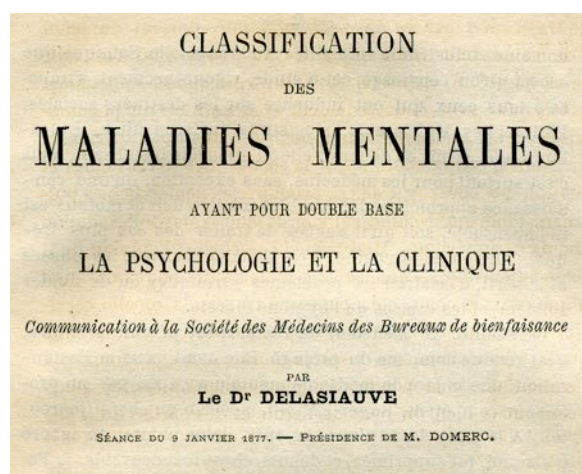
En 1838, Esquirol individualise parmi les démences, la forme aiguë « *cette variété vient à la suite d'écarts passagers de régime, d'une fièvre, d'une hémorragie, d'une métastase, de la suppression d'évacuation habituelle, du traitement débilitant de la manie* ». Cette forme curable de « *l'abolition du jugement* » s'oppose à la démence chronique réputée incurable. Etienne Georget (1795-1828) considère cet état comme une pathologie autonome qu'il nomme 'la stupidité' en 1820, c'est à dire « *l'absence accidentelle de la manifestation de la pensée, soit que le malade n'ait pas d'idées ou qu'il ne puisse les exprimer* » [30].



Dans sa thèse en 1833, Gustave-François Etoc-Demazy (1806-1893) [31] précise la description « *la stupidité, n'ayant pour effet que la suspension ou l'embarras des idées, ne peut être regardée comme un genre particulier de folie* » et l'explique par un œdème temporaire du cerveau. Mais Baillarger embrouille cette sémiologie naissante des démences en réintégrant, en 1843, la stupidité parmi 'la lypémanie' [32], c'est à dire y rattachant « *des altérations mentales qui en avaient toujours été distinguées* » d'après Delasiauve. En 1851,



celui-ci, prenant le contre-pied, réhabilite la stupidité, état clinique autonome caractérisé par « *une torpeur intellectuelle, une absence plus ou moins d'idées, l'exercice de la pensée est aboli ou entravé [...]. Tout cela s'explique aisément par la nature des causes qui, pour la plupart, appartiennent, dans la stupidité à l'ordre physique, et dans la lypémanie à l'ordre moral. La sanction s'en trouve enfin dans l'état du cerveau lui-même qui, matériellement lésé dans un cas, semble n'accuser dans l'autre qu'une simple altération fonctionnelle* ». Il faut reconnaître à Delasiauve le mérite d'avoir œuvré à l'individualisation du concept de confusion mentale aiguë et d'avoir opposé, le premier, les causes organiques, physiques, aux causes morales, psychologiques. « *On ne saurait confondre un état moral indéterminé, expression d'une confusion des idées, avec l'exagération de sentiments fixes, permanents, régissant impérieusement le langage et les actes, et respectant d'ailleurs l'exercice intellectuel, en ce qui touche aux choses étrangères au délire, lorsque la pensée peut s'y arrêter* ». Et d'ajouter une deuxième fois le mot confusion dans sa conclusion « *leur tête est pleine de confusion* » [16]. Il trouve un appui en Alfred Sauze (1828-1884) qui, dans sa thèse, l'année suivante en 1852, à l'aide de nombreuses observations cliniques, démontre la clairvoyance de Delasiauve [33]. Mais la notoriété et l'autorité de Baillarger vont occulter la proposition sémiologique de Delasiauve pendant trois décennies. Il faut attendre, en France, le congrès des aliénistes de Blois en 1892, pour que Philippe Chaslin (1857-1923) rebaptise la stupidité du nom qu'elle garde encore aujourd'hui, la confusion mentale aiguë. Celui-ci y consacre un livre en 1895 [34] qui scelle définitivement le concept si ce n'est les étiologies et les thérapeutiques [35].



### La classification des maladies mentales

« *En pathologie mentale, les espèces morbides sont assez mal caractérisées. Chaque auteur a sa classification ; ou, pour mieux dire, la plupart n'ont point, à ce sujet, d'opinion nette et arrêtée. [...]. Ayant vivement senti ces inconvénients, nous nous sommes préoccupés, presque à notre entrée dans la carrière, des moyens d'y mettre un terme ; et il nous a semblé que l'examen comparatif d'un certain nombre de types, des analogies qui les rapprochent, des différences qui les éloignent, était susceptible de conduire à des données à peu près satisfaisantes pour fonder une nomenclature acceptable* » [16]. Parmi les multiples travaux de Delasiauve, en voici un qui lui tient particulièrement à cœur, débuté par son mémoire publié à Evreux en 1844 [7]. Il consacre le premier article du premier numéro de son Journal de Médecine Mentale, en 1861, à sa conception nosographique des maladies mentales. Il reprend, inlassablement son argumentaire en 1877 [36] puis en 1889 à la tribune de la Société médico-psychologique. Pendant ces trente ans, comme le note en 1893, un peu cruellement, Jules Christian, « *seul il n'avait pas varié. Seul il paraissait surpris de parler une langue que son auditoire ne comprenait plus* » [37]. Delasiauve scinde l'aliénation mentale en deux types suivant qu'il existe un « *dérangement des facultés intellectuelles* » ou non. Dans le cas « *d'un défaut de*

*l'entendement* », le premier type, il classe « *la stupidité, la manie, la démence* » avec des sous types suivant « *un état sthénique ou asthénique* ». Dans le deuxième type, « *le foyer du délire est en dehors de l'intelligence : celle-ci subsiste, ses opérations s'exécutent, elle juge, compare, associe, seulement dans des conditions anormales, morbides. Ici l'altération des facultés secondaires est la cause de la maladie* » [7]. C'est là qu'il classe les délires et les hallucinations. En demeurant assez proche, sur le fond, aux classifications d'Esquirol et Georget, la sienne n'apporte pas de réelle innovation et ne rencontre pas l'écho que Delasiauve aurait souhaité. Retenons, comme le point le plus marquant parmi ses très longs développements, qu'au sein de la lypémanie d'Esquirol, il tient surtout à distinguer plus clairement la dépression ou « *tristimanie* », de la 'stupidité' c'est à dire de la confusion mentale. Mais il a certainement pêché en omettant de considérer le concept d'évolution temporelle des maladies mentales [38].

### **Éduquer les enfants idiots**

« *Aux arrêts de développement intellectuel est réservée l'idiotie, qu'Esquirol distingue de la démence par cette antithèse pittoresque : l'idiot est un pauvre qui n'a jamais possédé, le dément un riche qui a conservé des débris de son ancienne opulence* » [36]. C'est avec ces termes d'une citation devenue classique que Delasiauve introduit le concept d'idiotie dans sa classification. Comment en est-il arrivé là ?

La tentative d'éducation de « *l'enfant sauvage de l'Aveyron* » par Jean-Marc Gaspard Itard (1774-1838) [39] est reconnue comme date fondatrice de la pédo-psychiatrie : « *avec lui, le sauvage et l'idiot disparaissent derrière l'humain de sa condition ; et c'est par son humanité qu'il est l'occasion d'un traitement moral, on dirait aujourd'hui psychothérapique, longtemps poursuivi* » [40]. Jean-Baptiste Bousquet (1794-1872) souligne, dans son hommage à Itard devant l'Académie de Médecine en 1839, tout le mérite de celui-ci : « *Pinel crut reconnaître non pas un sauvage, non pas l'enfant de la nature, mais un être dégradé, un être déshérité des plus nobles attributs de son espèce, un être associable, un véritable idiot. Itard osa porter un autre jugement* » [41]. Malgré tous ses espoirs et ses efforts déployés pendant près de cinq ans, la tentative éducative d'Itard est pourtant un échec apparent.

En 1821, lors de sa nomination à la tête de la section des 'idiots' à La Salpêtrière, Jean-Pierre Falret (1794-1870) fonde, pour eux, une école avec le même idéal que celui sous-tendant les efforts d'Itard. Il s'associe dans cette démarche avec un autre élève d'Esquirol, Félix Voisin (1894-1872) qui, lui, fondera « *l'école orthophrénique* », plus tard, en 1834. De son côté, le maître de Delasiauve à Bicêtre, Ferrus, également élève d'Esquirol, emprunte la même démarche éducative théorisant que, par une pédagogie adaptée et 'un traitement moral', il espère « *réveiller l'esprit* » [42] de ses jeunes pensionnaires parmi lesquels il distingue ceux victimes de malformations ou de séquelles traumatiques de ceux victimes d'une absence d'éducation et d'éveil qui pourront bénéficier de son école [43]. Témoignant de son acceptation des théories phrénologiques, Ferrus enseigne que « *pour bien caractériser cet état d'abrutissement, saisir toutes ses nuances, et arriver à l'imbécillité par des gradations insensibles, on ne saurait trop multiplier les exemples et se livrer à des rapprochements utiles [...] Libre à chacun de leur palper le crâne, de suivre leurs mouvements, d'interroger toutes les fonctions et des les étudier, pour ainsi dire, en détail, de même qu'on emploie tous les moyens d'exploration possible pour arriver au diagnostic des autres maladies* » [42].

Comme le rappelle Sémelaigne dans son éloge de Delasiauve à la séance du 25 mai 1925 de la Société médico-psychologique, « *à l'époque où Delasiauve exerçait en province, il avait rencontré un certain nombre de parias de l'intelligence, errant à l'aventure. L'étude de l'idiotie l'avait donc toujours préoccupé, et à son entrée à Bicêtre, l'occasion lui fut offerte d'étendre ses investigations* » [4]. Moins inspiré par les exemples donnés par Falret, Voisin et Ferrus, que par la remarquable thèse de Jacques-Etienne Belhomme (1800-1880) [44], Delasiauve renouvelle les modalités de prise en charge des 'idiots',



abandonnant, pour l'essentiel, la recherche étiologique au profit d'une plus grande efficacité pédagogique par la stimulation, « *développer ce qui existe* », après avoir apprécié au plus près les capacités d'intelligence résiduelle « *l'idiot est comparable à un homme mutilé. Utiliser en lui ce qui existe, les germes qu'il peut posséder comme discernement et moralité, telle est l'unique mission de la charité et de la science. Traitement et éducation sont, à son égard, synonymes* ». Lire Delasiauve, c'est admirer son empathie pour ces enfants. Ainsi, le 17 août 1872, il prend la parole lors de la distribution des prix de l'École de « *à l'attrait que comporte toute distribution de prix s'ajoute ici l'attendrissement qu'inspire une grande infortune. On ne sait les plus à plaindre de celles dont l'intelligence a été atteinte dans son germe, enrayée dans son développement, ou déprimé par une cruelle affection* » [15]. Lire Delasiauve, c'est aussi admirer la langue et les formulations « *il faut approfondir chaque sujet sous le rapport de ses autres dispositions, noter ses propensions évidentes, ses germes cachés et ses impuissances radicales. Cette investigation, il est vrai, n'est pas toujours exempte de difficultés. Bien des évocations peuvent rester vaines jusqu'à un moment donné où se révèlent comme fortuitement des possibilités inattendues. Cela tient à des notions mères qui ne se font jour que péniblement à travers l'obscurité mentale, et desquelles, une fois acquises, découlent plus ou moins immédiatement d'autres séries de connaissances* » [45].

Delasiauve en théoricien de la pédagogie associe toujours ses exposés de considérations sur les qualités nécessaires de l'encadrement, l'adaptation des locaux, l'hygiène indispensable « *un seul maître ne saurait suffire à un grand nombre d'élèves, l'action préceptoriale devant être immédiate, soutenue, et en quelque sorte individualisée. Un emplacement étendu, des locaux séparés et pourvus d'appareils diversifiés, seraient en outre, nécessaires pour favoriser la formation de groupes en rapport avec l'extrême variété des aptitudes et des exercices* » [45]. Bien sûr, il ne dispose que tardivement, une fois installé à La Salpêtrière des moyens de son ambition qui lui manquaient à Bicêtre et il s'en plaignait déjà. En 1859 [43], Delasiauve a la satisfaction de constater qu'Édouard Séguin (1812-1880) [46] et Hippolyte-Tranquille Vallée (1816-1885) [47] se sont mis dans ses pas [48]. Terminons en rapportant quelques propos qui témoignent de toute la chaleur et de l'affection dont il sait entourer ces enfants « *celui-ci apprend facilement à lire et à écrire ; celui-là retient le nom des personnes, des choses ou des lieux ; plusieurs réussissent dans les arts d'imitation. Parmi les plus affligés, il en est qui se distinguent par des marques surprenantes de docilité, de connaissance, d'attachement, de pudeur, etc. Quelques-uns sont rusés, défiants, espiègles ; un grand nombre, doués du sentiment d'harmonie, éprouvent un plaisir indicible à entendre des airs de musique, et sont même capables de les exécuter* » [45].

S'occupant d'enfants, Delasiauve est confronté à une torsion aiguë du testicule qu'il fait opérer croyant à une hernie étranglée [49]. C'est ainsi que Delasiauve demeure, pour les urologues, le pionnier de la chirurgie de la torsion testiculaire en 1840 [50].

### **Le réformateur**

L'intérêt manifesté tout au long de sa carrière par Delasiauve pour la pédagogie ne s'est pas limité à l'école primaire [51]. « *La politique attirait ce libéral des anciens jours* » [3] et ses idées de réforme des études médicales comme ses idées de transformation des hôpitaux en lieux de soins mais aussi d'enseignement et de recherche font l'objet de plusieurs articles et livres [52]. Le 13 juin 1876, il énonce ainsi, devant la Société des médecins des bureaux de bienfaisance, ses vues réformatrices : « *suppression des officiers de santé ; organisation démocratique de la médecine communale ; fondation, en province, dans une circonscription moyenne de 3 à 4 mille âmes, d'un établissement ayant le triple caractère d'hospice, d'hôpital, de dispensaire, et pourvu de tous les éléments indispensables pour assurer un bon service médical et chirurgical dans les moindres localités ; à Paris, viser moins à multiplier les hôpitaux et hospices qu'à les assainir et les désencombrer, d'abord en y multipliant les cellules d'isolement, en évacuant sur un cercle de vastes métairies, instituées ad hoc aux*

*environs, le plus possible de convalescents et d'infirmes, en donnant aux bureaux de bienfaisance et aux dispensaires une extension qui permit de traiter sur place un grand nombre de malades » [53]. Parcourir ses réflexions et celles qu'il propose sur l'enseignement de la médecine [54], c'est constater que les débats ont peu varié depuis 150 ans : « malgré les progrès chaque jour plus marqués, les conquêtes incessantes des arts, des sciences et de l'industrie, la société est en proie à un état de crise et de maladie qui se révèle dans tous les rangs par d'éclatants symptômes » [52]. Afin d'améliorer la qualité des soins, Delasiauve préconise que tous les étudiants en médecine deviennent internes des hôpitaux. Cette réforme importante ne sera effective qu'en 2004 ! [55]*

Bourneville peint au mieux Delasiauve, le militant auquel il s'identifie : *« par son dévouement aux malheureux, par ses efforts incessants pour amener dans l'organisation de l'Assistance publique, non seulement à Paris mais dans tout le pays, des réformes radicales destinées à remédier aux abus, à apporter des secours prompts et efficaces à ceux que la maladie ou la misère obligent à faire appel à la solidarité sociale; par son ardeur, qui ne s'est jamais démentie, à réclamer la diffusion de l'enseignement primaire, à mettre l'enseignement de la médecine plus en harmonie avec les besoins des étudiants et avec les progrès de la science; par sa participation à toutes les luttes politiques en faveur de la liberté, notre vénéré maître mérite l'hommage et la reconnaissance de tous ceux qui ont au cœur l'amour de la Patrie et de la République » [1].*

### **En conclusion**

Appuyé sur une connaissance profonde des hommes et des choses, Delasiauve savait écouter, réfléchir et proposer tant pour établir une nosologie que pour concevoir des réformes sanitaires [56] et sociales [57]. *« Sur un caractère de cette trempe, soumis à un pareil entraînement, les fumées de l'ambition et les hochets de la vanité ne pouvaient exercer qu'un faible prestige [...]. L'avortement du beau projet de 1848, les hontes de l'Empire, les désastres qui en furent les conséquences, froissèrent douloureusement ses instincts patriotiques » [58].* Quand Delasiauve écrit ces phrases, en 1876, en hommage à Vincent Duval (1795-1876), son compatriote orthopédiste, spécialiste du pied-bot, ne songe-t-il pas un peu à lui-même ?

## Références

1. Bourneville DM. Le Docteur L.-J.-F. Delasiauve. Le Progrès Médical. 1893;18(24):445-446.
2. Delasiauve L. Quelques propositions de pathologie générale. Thèse Paris n°204, Imprimerie Didot Jeune. 1830.
3. Sémelaigne R. Les pionniers de la psychiatrie française avant et après Pinel. Paris, JB Baillière. 1930.
4. Sémelaigne R. Nécrologie L.-J.-F. Delasiauve. Archives de Neurologie. 1893;26(77):75-7.
5. Delasiauve L. Considérations sur l'aliénation mentale. Recueil des travaux de La Société Libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure. Evreux, Jules Ancelle. 1842.
6. Delasiauve L. Considérations sur l'extase. Recueil des travaux de La Société Libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure. Evreux, Jules Ancelle. 1843.
7. Delasiauve L. Essai de classification des maladies mentales. Recueil des travaux de La Société Libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure. Evreux, Jules Ancelle. 1844.
8. Journal publié par la librairie Gabon de 1822 à 1886.
9. L'Expérience, Journal de médecine et de chirurgie paraît de 1837 à 1844.
10. Duroselle JB. Clemenceau. Paris, Fayard. 1988.
11. Ce journal publié par Victor Masson paraît de 1861 à 1870.
12. Ritti A. Nécrologie : Dr Delasiauve. Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie. 1893;30(23):276.
13. Sur un plan historique, Les Annales Médico-Psychologiques, parues initialement sous la direction de Jules Baillarger, Laurent Cerise et François Longet à partir de 1843 demeurent la plus ancienne revue de psychiatrie au monde, toujours publiée.
14. Falret J. Discours prononcé lors des obsèques. In Le Docteur L.-J.-F. Delasiauve, sa vie, ses œuvres (1804-1893) par le Dr Bourneville. Paris, Bureaux du Progrès Médical. 1894.
15. Delasiauve L. Discours. École de la Salpêtrière pour les enfants malades, infirmes et arriérées de la 5<sup>e</sup> division. Distribution solennelle des prix. Paris, impr. Moquet. 1872.
16. Delasiauve L. Du diagnostic différentiel de la lypémanie. Annales médico-psychologiques. 1851;2<sup>e</sup> série t3:380-442.
17. Delasiauve L. Traité de l'épilepsie : histoire, traitement, médecine légale. Paris, Victor Masson. 1854.
18. Tissot S. Traité de l'épilepsie. Lausanne Chez Chapus et Paris, Chez Didot. 1770.
19. Doussin-Dubreuil JL. De l'Épilepsie en général, et particulièrement de celle déterminée par des causes morales. Paris, l'auteur, an V (1796).
20. Maisonneuve JGF. Recherches et observations sur l'épilepsie. Thèse Paris n°385, Chez Louis. 1803.
21. Bouchet C, Cazauvieilh JB. De l'Épilepsie considérée dans ses rapports avec l'aliénation mentale. Recherches sur la nature et le siège de ces deux maladies: mémoire qui a remporté le prix au concours établi par M. Esquirol (2 septembre 1825). Archives Générales de Médecine. 1825;9:510-542 / 1826;10:5-50.
22. Portal A. Observations sur la nature et le traitement de l'épilepsie. Paris, JB Baillière. 1827.
23. Calmeil LF. De l'épilepsie étudiée sous le rapport de son siège et de son influence sur la production de l'aliénation mentale. Thèse Paris n°110, imp. Didot. 1824.
24. Pageaut LJ. Recherches sur les causes et le traitement de l'épilepsie. Thèse Paris n°56, imp. Didot. 1825.
25. Bravais LF. Recherches sur les symptômes et le traitement de l'épilepsie hémiplegique. Thèse Paris n°118, imp. Didot. 1827.
26. de Bernard de Montessus F. Notice sur l'épilepsie saturnine ou occasionnée par le plomb. Thèse Paris n°92. imp. Rignoux. 1845.
27. Herpin Th. Du pronostic et du traitement curatif de l'épilepsie. Paris, JB Baillière. 1852.
28. Herpin Th. Des accès incomplets d'épilepsie. Paris, JB Baillière. 1867.
29. Eadie MJ. The evolution of J. Hughlings Jackson's thought on epilepsy. Clin Exp Neurol. 1990;27:29-41.
30. Georget E. De la folie, considérations sur cette maladie. Paris, chez Crevot. 1820.
31. Etoc-Demazy GF. De la stupidité considérée chez les aliénés. Thèse Paris n°14, imp. Didot. 1833.
32. Baillarger JGF. De l'état désigné chez les aliénés sous le nom de stupidité. Paris, Bourgogne et Martinet. 1843.
33. Sauze A. De la stupidité, de sa nature psychologique et de son traitement. Thèse Paris n°321, imp. Rignoux. 1852.
34. Chaslin Ph. La confusion mentale primitive (stupidité, démence aiguë, stupeur primitive). Paris, Asselin & Houzeau. 1895.
35. Brémaud N. La confusion mentale : sa place dans l'histoire de la psychiatrie en France. L'évolution psychiatrique. 2015, in press.
36. Delasiauve L. Classification des maladies mentales ayant pour double base la psychologie et la clinique. Communication à La Société des médecins des bureaux de bienfaisance le 9 janvier 1877. Versailles, imp. Cerf et fils. 1877.
37. Christian J. Nécrologie L.-J.-F. Delasiauve. Archives de Neurologie. 1893;26(77):74-5.
38. Haustgen H. Louis Delasiauve (1804-1893). Annales Médico-psychologiques. 2008 ;166 :492-497.
39. Itard JM. De l'éducation d'un homme sauvage, ou des premiers développemens physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron. Paris, chez Goujon fils. Vendémiaire an X (1801).
40. Postel J, Quétel CI. Nouvelle histoire de la psychiatrie. Paris, Dunod. 2004.
41. Bousquet JB. Éloge historique de M. Itard, séance du 1<sup>er</sup> décembre 1839. Mémoires de l'Académie Royale de Médecine. 1840;8:1-18.
42. Ferrus G, Boyer A. Hospice de Bicêtre. Cours clinique sur les maladies nerveuses. Gazette médicale de Paris. 1834;série 2(2):612-614.
43. Bourneville DM. Recueil de mémoires, notes et observations sur l'idiotie. Tome 1, 1772-1840. Paris, Aux Bureaux du Progrès Médical. 1891.
44. Belhomme JE. Essai sur l'idiotie. Thèse Paris n°125. imp. Didot. 1824.
45. Delasiauve L. Traitement de l'idiotie. Gazette Hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie. 1859;6(11):161-168 / (13) :193-199 / (15):225-233 / (16):241-250.

46. Séguin Ed. Traitement moral, hygiène, éducation des idiots et des autres enfants arriérés ou retardés dans leur développement, agités de mouvements involontaires, débiles, muets non-sourds, bègues etc. Paris, JB Baillière. 1846.
47. Bourneville DM. Histoire de la fondation Vallée. Bicêtre, imp des enfants de Bicêtre. 1892.
48. Marteau S. Hippolyte-Tranquille Vallée : "instituteur d'enfants idiots" (1816-1885). Thèse Caen 1982CAEN0998. 1982.
49. Delasiauve L. Descente tardive du testicule gauche, prise pour une hernie étranglée. Revue de médecine française et étrangère. 1840;1:15-8.
50. Nöske HD, Kraus SW, Altinkilic BM, Weidner W. Historical milestones regarding torsion of the scrotal organs. Journal of Urology 1998;159(1):13-6.
51. Delasiauve L. Nature et degré de l'enseignement qu'il convient de donner dans les écoles primaires. Paris, Garnier frères. 1849.
52. Delasiauve L. De l'Organisation médicale en France sous le triple rapport de la pratique, des établissements de bienfaisance et de l'enseignement. Paris, Fortin, Masson. 1843.
53. Delasiauve L. De la clinique à domicile ; de l'enseignement qui s'y rattache dans ses rapports avec l'assistance publique. Le Progrès Médical. 1877;5(1):14-16 / (2):35-37.
54. Delasiauve L. Du projet de loi sur l'exercice et l'enseignement de la médecine. Paris, Victor Masson. 1847.
55. Delasiauve L. De l'Enseignement clinique dans les hôpitaux, proposition développée et soutenue à la Société médicale du Panthéon. Paris, Masson. 1858.
56. Delasiauve L. De la Création d'asiles communaux pour le traitement des aliénés, d'un mode simple, rationnel et efficace d'assistance pour ces malheureux. Discours prononcé à la Société médico-psychologique, mars 1865. Paris, impr. de Martinet. 1865.
57. Clanet B. Un Aliéniste réformateur au XIX<sup>e</sup>, Louis Delasiauve 1805-1893. Thèse Caen 1985CAEN3114, sous la dir. du Prof Pierre Morel. 1985.
58. Delasiauve L. Nécrologie. Le Docteur Vincent Duval. Le Progrès Médical. 1876;4(30):550-551.